

MAGUE DE SAINT-AUBIN

NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR M. ALPHONSE LEVEAUX, MEMBRE TITULAIRE

I

La Société historique désire donner une large place, dans ses travaux, à la biographie des hommes de talent qui sont nés à Compiègne et dont les œuvres, à des titres différents, ont accupé l'attention publique. Mague de Saint-Aubin, comédien et auteur dramatique de la fin du dix-huitième siècle, est de ce nombre. Sans doute son nom n'a pas brillé d'un vif éclat, mais j'ai pensé qu'en même temps qu'il représentait un intérêt local, il méritait de figurer dans l'ordre du jour de l'une de vos séances. Et puis, il faut bien le dire, les hommes vraiment illustres sont très-rares, et nos plus grandes villes en comptent peu dans leur passé. Après avoir cité quelques noms glorieux, elles n'ont plus à offrir que ce que j'appellerai la menue monnaie de la célébrité.

Jacques-Thomas Mague naquit à Compiègne le 13 janvier 1746 (1). Son père était contrôleur des aides, et, nous devons croire qu'appartenant ainsi à une famille honorable

(1) Et non le 20 septembre 1746, comme il est dit dans plusieurs biographies. (Voir registres de l'état-civil de la paroisse Saint-Jacques.)

et bien placée, il fut à même de faire de bonnes études. Ses écrits semblent le prouver. On y remarque un sentiment littéraire très-juste et certaines traditions classiques qui sentent le collège, et que plus tard on n'acquiert pas. Du reste, nous ne savons rien de certain à ce sujet, et nous n'avons retrouvé aucune trace de ses premières années dans les biographies que nous avons eues sous les yeux. Pourquoi se fit-il comédien ? Comment la vocation du théâtre lui vint-elle ? Nous l'ignorons aussi. Vocation malheureuse après tout ; car il était boiteux. Or, on peut se servir, au théâtre, comme moyen comique d'une infirmité feinte ; cela se voit tous les jours, et l'on ne pourrait compter le nombre de bégues, de bossus et de boiteux qui ont excité plus ou moins franchement le rire des spectateurs. Mais, si cette infirmité est vraie, c'est tout autre chose ; elle devient un obstacle, sinon une impossibilité. Mague en fit l'épreuve à ses dépens, et ne put jamais jouer que des rôles de grimes, de caricatures et de travestissements.

Il entra de bonne heure au théâtre, et prit alors le nom de Saint-Aubin, un nom de guerre. Il fit peu parler de lui jusqu'au jour de son début à l'Ambigu-Comique, en 1781, dans le *Parisien dépaycé ou chaque oiseau trouve son nid beau*, comédie-proverbe de sa composition où il jouait sept rôles différents. Il obtint beaucoup de succès dans cette pièce, et signa avec les directeurs de l'Ambigu, Oudinot et Arnoult, un engagement de 4,000 livres. Cela valait bien dix mille francs d'aujourd'hui. Il donna à ce théâtre un certain nombre de pièces, les *Tracasseries de village*, comédie en un acte ; la *Lingère*, parodie de la *Belle Arsène*, opéra en 3 actes, de Favart et Monsigny, qui eut la vogue alors ; le *Cabinet de figures ou le Sculpteur sur bois*, comédie en un acte et en prose, dont nous parlerons plus loin. La *Lingère* fut jouée devant la Cour, au théâtre du bois de Boulogne.

En 1783, il quitta l'Ambigu, se fit directeur de troupe en province, et fit représenter à Dijon les *Fêtes dijonnaises ou l'apothéose des hommes illustres nés en cette ville*, pièce en un acte et en vers, mêlée de chants et de divertissements. L'auteur, sa femme et sa fille remplissaient dans cette pièce les rôles de *Bacchus*, de la *Gloire* et d'*Euterpe*, mais nous ne savons pas quels étaient les autres personnages. Dijon pouvait en fournir beaucoup, puisque Saint Bernard, Bossuet, Crébillon, Piron, Rameau, Longepierre, Cazotte, et d'autres encore plus ou moins célèbres y sont nés. Mague faisait-il figurer Saint Bernard dans les *Fêtes dijonnaises*, c'est peu vraisemblable. Bossuet, peut-être ; mais il n'avait eu garde, à coup sûr, d'oublier Piron, qui était mort quelques années auparavant, en 1775, fort à propos pour cette apothéose. Je le dis, parce qu'il avait certaines allures d'esprit qui devaient lui faire aimer l'auteur de la *Métromanie*, un chef-d'œuvre, mais l'auteur aussi, comme on le sait, de poésies très-licencieuses. Un des biographes de Mague, M. H. Audiffret, remarque, en effet, que dans ses pièces, la décence n'était pas toujours respectée.

Nous retrouvons notre comédien auteur à Lyon en 1784. Il y fait représenter la *Jeune Thalie*, intermède en vers, les *Fêtes d'Astrée*, ambigu-lyrique en trois intermèdes. Mais sa direction ne prospère pas et, forcé d'y renoncer, il rentre à l'Ambigu en 1785, dans le *Parisien dépaycé* où il retrouve un vif succès. Il fait jouer la *Maison à garder*, un acte qui ne réussit pas. En 1787, passant de l'Ambigu aux Délassements-Comiques, il y donne, le 31 juillet, *Bagare*, parodie de l'opéra de *Tarare*, de Beaumarchais et Salieri ; puis, le 4 décembre, *Les Nuits champêtres* ou *Les Mariages par dépit*, comédie en deux actes, qui passe pour son meilleur ouvrage. Dans les années suivantes, il fit représenter plusieurs pièces sur différents théâtres, puis s'engagea, en 1790,

au théâtre des Associés, où il donna *Les Hochets*, opéra comique en deux actes, et deux comédies, *l'Épreuve paternelle* et *Les Lubies*.

Il faut croire que malgré de nombreuses productions qui faisaient de Mague un des auteurs les plus féconds de ce temps, sa situation à Paris était des plus précaires ; car, à cinquante ans passés, il reprit la vie nomade et recommença ce roman comique de Scarron, roman de la jeunesse aventureuse et insouciant, mais qui, avec les années, devient une bien triste réalité. Nous le retrouvons, en 1798, à Nantes. Il y fait jouer le *Corsaire Nantais*, comédie historique. A Rennes, en 1802, il vend des livres, des manuscrits pour payer ce qu'il doit. Enfin, avancé en âge et sous le poids des infirmités, devenu impossible au théâtre, il revient à Paris et se fait écrivain public, au coin des rues Traversière et Richelieu. Ce pauvre Mague ne se doutait pas que sur l'emplacement même de son échoppe se dresserait un jour la statue de Molière qui, lui aussi, fut comédien auteur. Mais quelle distance les sépare, et quel contraste entre cette misérable échoppe et le monument élevé à la gloire du plus grand poète comique qui ait jamais existé !

Un mot, mais plus triste encore que tout ce qui précède, termine la biographie de Mague de Saint-Aubin. Il entra, le 16 décembre 1822, à l'hospice de la vieillesse (Bicêtre), et y mourut le 15 septembre 1824, âgé de soixante-dix-huit ans.

II

Je ne voudrais pas abuser, messieurs, de votre bienveillante attention. Je désire pourtant vous parler de quelques-uns des ouvrages de Mague. Ils sont rares aujourd'hui, et j'ai pu en avoir trois seulement sous les yeux, grâce à l'obli-

geance d'un savant très-aimable, M. Rathery, sous-directeur à la Bibliothèque nationale. Ce sont deux comédies, *Esope à la Foire* et *Le Cabinet de figures* ou *Le Sculpteur sur bois*, et un livre intéressant, bien fait, bien écrit, sur la réforme des théâtres. En voici le titre qui promet peut-être beaucoup :

La réforme des théâtres ou vues d'un amateur sur les moyens d'avoir toujours des acteurs à talents sur les théâtres de Paris et des grandes villes du royaume, et de prévenir les abus des troupes ambulantes, sans priver les petites villes de l'agrément du spectacle.

Ouvrage dédié au Théâtre-Français par M. M*** de Saint-Aubin.

(*Qui è nuce nucleum esse vult, frangat nucem*).

PLAUTE.

Paris, 1787.

Le livre commence par une épître dédicatoire à Messieurs du Théâtre-Français, et contient, dans sa première partie, le tableau des abus commis en province par les comédiens. Mague se montre très-sévère, trop peut-être ; mais il n'a pas tort, quand il dit avec un peu d'emphase, c'était assez le style du temps : « Si l'amour-propre règne sur tous les hommes, « on peut dire que le théâtre est son temple. »

La seconde partie est remplie par l'exposé d'un plan de réforme. Je ne m'étendrai pas sur ce sujet qui vous intéresserait peu. Je dirai seulement que ce livre serait encore aujourd'hui très-bon à consulter, pour réaliser de sérieuses améliorations. Il renferme aussi un certain nombre de pensées bien exprimées ; celle-ci, par exemple : « Les honnêtes gens ne « s'effrayent pas des lois ; ils les respectent ; elles ne gênent « que ceux qui veulent s'y soustraire, et c'est justement pour « cela qu'il en faut. »

Je remarque dans ce livre, qu'avant 89, un manufacturier qui ne donnait pas à ses étoffes la qualité qu'elles devaient avoir, était réprimandé, et qu'on murait la boutique du marchand de vin qui falsifiait ses boissons. Voilà des choses

qui ne se font plus. C'est peut-être dans la crainte d'avoir trop de murs remplaçant les boutiques. Ne trouvez-vous pas que cela serait très-laid ?

Vers la fin de son livre, Mague en explique le but d'une manière fine et très-sensée : « Quand on ne peut faire le bien
« par soi-même, dit-il, c'est remplir sa tâche que d'en faire
« naître l'idée. »

Enfin, dans le dernier chapitre, nous trouvons des détails curieux sur les théâtres de Paris à cette époque. Voici quelques citations qui ne nous ont pas semblé manquer d'intérêt :
« Le goût du spectacle est répandu partout ; ce genre d'amusement est devenu, pour ainsi dire, de nécessité. Sans
« parler des théâtres royaux, quatre spectacles subalternes
« se soutiennent splendidement à Paris, et, quoiqu'ils payent
« à l'Opéra une rétribution de 24 ou 30,000 livres, quoiqu'ils
« donnent aux pauvres le quart net de leurs recettes, quoiqu'ils aient plusieurs salles à entretenir, et que le prix de
« leurs places soit très-modique et les appointements de
« leurs acteurs très-chers, les directeurs y font encore leur
« fortune. »

« Paris ne contient pourtant, quoiqu'on en dise, pas plus
« de 800,000 âmes, et il y a encore des spectacles inférieurs ;
« et Paris est farci de théâtres bourgeois qui font tort aux
« théâtres réels, et une infinité de gens du peuple ne sait pas
« même ce que c'est que spectacle. »

Quelle différence avec aujourd'hui, et que je plains peu cette infinité de gens qui vivaient dans l'heureuse ignorance du drame en 5 actes et de la féerie en 24 tableaux !

Par exemple, Mague a bien raison, quand il s'indigne contre les troupes d'enfants : « Ce qui me répugne, dit-il, c'est
« l'inhumaine avarice de certains parents qui sacrifient ce
« qu'ils ont de plus précieux et de plus cher à l'avidité spéculative des directeurs qui font des troupes d'enfants. »

Le livre se termine par une approbation, après lecture faite par ordre de Monseigneur le garde des sceaux, en date du 14 mars 1787, et un privilège du Roi donné à Versailles, le 17 janvier de cette même année.

III

Je passe maintenant aux deux pièces qui, ainsi que je l'ai dit, m'ont été communiquées, *Esope à la Foire* et *Le Cabinet de figures*. Je regrette de n'en faire qu'un rapide examen ; car elles me paraissent mériter plus, la première surtout.

Esope à la Foire est une comédie épisodique en un acte et en vers libres, représentée pour la première fois sur le théâtre des Variétés amusantes, le 30 juillet 1782. Je lis à la première page de la brochure : prix, 1 livre 4 sols, imprimée à Amsterdam. Se trouve à Paris, chez Gailleau, imprimeur-libraire, rue Saint-Séverin.

Personnages : Esope, un jeune enthousiaste, un bossu, un auteur satyrique, un paysan, une paysanne, une petite maîtresse, un petit maître, un abbé, un protecteur subalterne.

Vous voyez que ces personnages donnent parfaitement la couleur du temps. Nous sommes à la foire Saint-Germain, et à la première scène, l'enthousiaste s'écrie :

Esope, le puis-je croire !

O mon maître, ô grand homme, on vous montre à la Foire !

Mais non. Esope vient là pour son plaisir, pour observer, et passe en revue les différents personnages dont nous venons de parler, en adressant à chacun une très-jolie fable, pleine d'esprit et d'à-propos. La pièce est fort bien écrite, et les vers suivants ne vous déplairont pas :

Que d'auteurs couronnés d'avance sur parole
Eprouvent au théâtre un sort bien différent !
Mille prôneurs la veille exaltaient leur talent :
Pas un ami ne les console !

Dans la scène d'Esopé et de l'auteur satyrique, celui-ci s'exprime avec une énergie qui s'élève à la comédie de caractère, et appartient à tous les temps comme vérité d'observation.

..... Chacun a sa manière.
La mienne est d'être en tout d'un sentiment contraire
A l'admirateur hébété.
Mécontant par système et mordant par gaité,
Je fronde tout, le chant, la peinture, la rime ;
Un peu de fiel, c'est un régime
Très-nécessaire à ma santé.

Et quand plus loin l'auteur satyrique ajoute effrontément :

Il faut bien que je vive !

Esopé lui répond :

Je crois
Que la nécessité n'en est pas démontrée.

Ce trait est excellent. Est-il bien de Mague ? Nous le connaissons sous une autre forme, en prose, avec un tour plus vif que la construction du vers ne comportait pas. Mais quel est le premier en date pour ce vigoureux élan de loyale indignation ? Si c'est Mague, il est grandement à son honneur.

Voici encore un vers très-heureux :

Je fais la guerre aux mots, je tronque un peu, j'isole.

« J'isole » est parfait. Ces petits moyens, fort peu d'accord avec l'honnêteté, ne sont-ils pas tout-à-fait de mode aujourd'hui ?

Nous trouvons la couleur locale dans ces vers de la petite maîtresse :

Entendez-vous, Basque ! en sortant,
Nous irons voir le bœuf géant.
Informez-vous de sa demeure.

(A ceux qui l'accompagnent :)

Ça n'est-il pas délicieux
Cette foire ! on y voit dix spectacles par heure !

Vient ensuite le fat suranné :

..... Persifleur détestable !
N'ayant un peu d'esprit qu'à table,
Où son maître d'hôtel l'emporte encore sur lui.

Voilà certainement des vers de bonne comédie !

A la scène dernière, Esope adresse une fable au public :
Le Miroir de la Vérité.

Elle est très-bien faite et finit ainsi :

Cachez-le bien, messieurs, je tremble de m'y voir.

Cette petite comédie me fait penser que Mague de Saint-Aubin aurait pu aller plus loin dans la voie de l'art élevé. Mais sans cesse aux prises avec les exigences matérielles de la vie de tous les jours, il a dû travailler trop vite et se plier nécessairement au goût peu délicat d'un public de petit théâtre. C'est regrettable ; car il observait bien, et il lui était facile de joindre le mérite du style à la justesse de la pensée.

IV

La comédie intitulée le *Cabinet de figures*, ou le *Sculpteur sur bois* a moins de valeur qu'*Esope à la Foire*. Elle contient pourtant plusieurs situations comiques, dont on s'est

servi plus d'une fois depuis. Elle commence par une scène entre le sculpteur sur bois qui s'appelle Duciseau, plaisanterie tout-à-fait démodée, et sa fille, ingénue de seize ans. La fille veut se marier. Le père lui propose alors un mari qu'il lui façonnera à sa guise, dont elle fera ce qu'elle voudra, un mari de bois enfin.

— Pourquoi pas de marbre ! répond la jeune fille peu satisfaite.

Le mot me paraît vif pour une ingénue de seize ans. Je passe divers incidents de la pièce, pour parler d'une scène plaisante et originale entre un directeur de théâtre et Duciseau. Le directeur, fatigué des exigences continuelles de ses pensionnaires, qui ont tous les défauts imaginables, songe à renouveler sa troupe avec des acteurs de bois. Ceux-là au moins seront sobres, obéissants, d'humeur égale, et, si leurs manières ont un peu de roideur, on n'en trouvera pas la moindre parcelle dans leur caractère.

— Voulez-vous voir mon cabinet, dit le sculpteur ?

— Volontiers ; mais le prix ?

— Cent pistoles, et dame ! ce sera du nanan ! Vous aurez un grand gaillard bien fait, là, du *Venez-y* !

Que veulent dire ces mots : du *Venez-y* ? C'est probablement de la langue verte de ce temps-là. N'avons-nous pas aujourd'hui certaines locutions bizarres, pour ne pas dire plus, dont il sera un jour fort difficile de retrouver le sens ? La perte ne serait pas grande. Pourtant je vois là, si je ne me trompe, un grave sujet d'étude pour les philologues de l'avenir, qui auront peine à s'entendre, et ne manqueront pas d'interpréter : *Je m'la brise !* de sept ou huit façons différentes. Mais laissons parler le sculpteur :

— Vous aurez aussi un valet. Il n'aura pas de prix. J'aime mieux vous le donner, que de vous en demander une somme exorbitante.

— Qu'aura-t-il donc de si précieux ?

— Le masque de Prévaille.

— Ah ! vous avez raison !

Voilà un hommage ingénieusement rendu au plus grand comédien qui ait jamais paru sur la scène française. Mais ce n'est pas fini, et la scène continue avec beaucoup de verve et d'esprit.

— Ah ! j'oubliais, dit le directeur ; il me faudrait aussi un acteur ni trop grand, ni trop gros ; là, entre les deux : un air de bonhomme, un confident.

— Oh ! répond Duciseau, on ne compte pas ça ! nous le trouverons dans les copeaux.

La pièce se termine, bien entendu, comme toutes les pièces passées, présentes et futures, par le mariage de Mlle Julie avec M. Charles, son amoureux.

Il y a beaucoup d'autres comédies de Mague de Saint-Aubin, outre celles que je viens de citer (1). Il a été pendant plusieurs années le fournisseur le plus fécond de trois ou quatre petits théâtres de Paris, et je termine, messieurs, par cette simple réflexion : Si la Société des auteurs dramatique avait existé alors, à peu près organisée comme elle l'est aujourd'hui, Mague de Saint-Aubin, au lieu de finir misérablement sa vie dans un hospice, aurait sans nul doute acquis une grande aisance, et peut-être même une importante fortune. Il eut le tort de naître un demi-siècle trop tôt.

(1) Voici les titres de plusieurs pièces de Mague de Saint-Aubin, qui ont été imprimées : *Jérôme pointu*, *Jeannette ou les Battus ne payent pas toujours l'amende*, *l'Amour quêteur*, *l'Hymen ou le Dieu jaune* (la plaisanterie est vieille), *Vénus pèlerine*, *les Quatre coins*, *la Rose et le Bouton*. Quérard, dans la *France littéraire*, dit qu'il a eu sous les yeux, chez un amateur de théâtre, six pièces manuscrites de Mague de Saint-Aubin.
